

COLLECTIF  
TIANANMEN 1989-2019  
HOMMAGES ET RÉCITS



COLLECTIF

# TIANANMEN

1989-2019

HOMMAGES ET RÉCITS

Avec des photographies de Vincent Hein

PHÉBUS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2019

I.S.B.N.: 978-2-7529-1180-3

Nous remercions les Éditions Circé de nous avoir gracieusement autorisés à reproduire *Oraison funèbre* de Bei Dao. Le poème est extrait de *Paysage au-dessus de zéro*, paru en 2004.

*La Place étouffante* de Liu Xiaobo est extrait d'*Élégies du 4 juin*, paru en 2014 chez Bleu de Chine/Gallimard.

Les autres textes sont inédits.



中國政大  
大學

《鄧小平文選》第134頁

民主黨別做民主的假象條件

1. 當今進步時期，所謂常要強調民主，因為它過去一個相當長的時間內，民主集中制沒有真正實行，高干民主評條中，民主不彰，現在要重提這話，還是少數進步分子……好的意見不那一本評，對私人從事不那二教反對，這就既不放寬，也不給四大家做假象，開初猛猛？四個現代化怎么化法？

2. 黨的建制違反民主條件，違背中三民主義，**不抓辯子，不和帽子，不打棍子。** 當黨內和私人民主的法治生活下，只聽黨教員可受，不聽黨教員打五股。

3. 群眾提了意見先依法允許，那後有個心不甘的人，想利用民主鬧一點事，也沒有什麼可惜。要處理得當，要相信絕大多數群眾沒有別樣是作的能力，一個革命進者，就得到不別人民的嘉音，最可惜的是現存克克，現在虎口外

小道消息很多，真·假·，這其對公明缺乏法治民主的一種線開。

第135頁，對於黨的問題，無法如可不能用壓服的办法，要真正實行“改百方針”，一切糾紛又有一般說，尤其是尖銳一點的議論，就要這查所謂“政治背景”，所謂“政治背景”，就要這查，進行打五股制，這種惡劣性應照堅決制止，毛澤東同志歷來說過，這種情況实际上是黨弱的表現，是精神萎弱的表現。

《列寧全集》第10卷第252頁：

人民為自由，只有當人民真正能夠毫無阻礙地行使。集會、創制、複決、罷免、出席法律，來自選舉和罷免一切負責者，援引法律并根據法律管理國家時負責的時候，才能得到保障。只有當全部國家完全地和真正地向人民所有的時候，才能得到完全的和不為保護。

Trente ans après les massacres de la place Tiananmen, nous proposons ici les récits et les hommages de huit auteurs français.

Ils sont accompagnés de deux nouvelles inédites de Xue Yiwei, du poème *Oraison funèbre* de Bei Dao et de *La Place étouffante* de Liu Xiaobo, composé trois ans après les manifestations.

L'écrivain Vincent Hein est à l'origine de ce projet. Ses photographies inédites des événements scandent l'ouvrage.







1.

Vincent Hein

LES VESTIGES DU CHAOS



J'ai toujours aimé ces deux vers de Goethe qu'il adressait aux puissances célestes – donc à ceux qui nous dirigent et à nos mères :

*Vous nous donnez la vie,  
Vous rendez les pauvres créatures coupables*

En juin 1989, j'avais dix-huit ans et j'étudiais depuis neuf mois la langue et la civilisation chinoises à l'École normale supérieure de Pékin. J'avais choisi d'aller si loin un peu par goût pour l'Asie, mais surtout parce que j'avais très envie à cet âge de mettre le plus de distance possible entre mes parents et moi.

Mon arrivée à Pékin, je m'en souviens bien. Il y avait eu vingt et une heures de vol à bord d'un avion de la JAT<sup>1</sup> dont l'appui-tête des fauteuils était recouvert de nappes de dentelle jaunie. Il y avait eu encore une escale à Calcutta durant laquelle le personnel d'entretien – si pauvre – récupérait pour son compte les restes de nos plateaux-repas. Il y avait eu enfin un dernier décollage,

1. Jugoslovenski Aerotransport.

le survol de cette longue dent himalayenne et puis l'atterrissage sur l'une des pistes principales de Shoudu Capital Airport. Le terminal n'était pas très grand. On y accédait après avoir pris un bus Jing Hua décati, haut perché sur ses amortisseurs et ronflant comme un tambour chargé d'annoncer l'imminence d'un combat. Il déposait ses passagers dans un nuage de gazoil et devant quelques portes vitrées à battants dont les montants de bois vernis avaient été cannelés par la simple poussée d'innombrables mains. À l'intérieur, c'était d'une austérité d'uniforme. Les murs étaient de couleur vert anis et tapissés de banderoles dont je ne comprenais pas encore l'obsessionnelle force des slogans. Au plafond, il y avait des rangées de lustres à globes desquels tombait une lumière de morgue. Plus loin, derrière des pupitres surélevés, de jeunes flics mal attifés vérifiaient les passeports avec des gestes d'automates. Je remarquerai plus tard qu'on ne savait jamais trop en Chine, lorsqu'on se trouve dans un bâtiment, s'il s'agit d'un bureau de poste, d'un hôpital, d'une prison ou d'une gare. Après la douane – une simple table en bois dont la peinture s'écaillait –, un chauffeur ainsi qu'un représentant de l'université attendaient les étudiants français du programme d'échange dont je faisais partie. Nous étions à la fin du mois d'août, il faisait chaud, très lourd, et même s'il était encore tôt, la nuit tombait déjà. À l'époque, une simple route bordée d'acacias conduisait de l'aéroport jusqu'à l'est des premiers périphériques. Peu de voitures y circulaient et pour l'essentiel il s'agissait de Beijing Jipu beigeasses ou kaki et couvertes d'une indéchirable capote. De temps à autre, notre minibus croisait quelques cyclistes pédalant avec les jambes en grenouille et dont seule la chemisette blanche

accrochait le rayon de nos phares. On apercevait encore de larges tricycles aux plateaux surchargés de fatras et de vieux camions militaires aux ailes arrondies. Sur les bas-côtés : peu d'habitations. Parfois une gargote en brique était éclairée par deux ou trois ampoules, dont une à l'extérieur, à peine plus puissante, se balançait au bout d'un fil, au-dessus de billards bancals et de joueurs torse nu. Parfois enfin, une toile de tente, tendue sur quatre pieux, abritait un tas de pastèques, de melons jaunes, ou des galets de charbon en prévision de l'hiver qui pourtant nous semblait encore bien loin.

Notre université se trouvait sur l'avenue Fuchengmen, autrement dit au nord-ouest de la ville. Il s'agissait d'un vaste campus formé de bâtiments gris et quadrangulaires édifiés par les experts soviétiques dans les années 1950. Les allées étaient arborées de sterculiers, de ginkgos biloba, de prunus et de saules tortueux. Les salles de classe quant à elles étaient au centre, aménagées dans des baraquements de briques rouges. Il y avait aussi un petit stade pelé, qu'il fallait traverser chaque soir pour se rendre aux douches car nous n'avions de l'eau chaude qu'entre 19 heures et 21 heures. Les quatre bâtiments réservés aux étudiants étrangers encadraient une cour carrée dont la porte principale, en forme de lune, rappelait celles des jardins traditionnels chinois. À l'entrée se trouvait la loge du gardien chargé quotidiennement de noter nos allées et venues, mais aussi de distribuer notre courrier ou de nous prévenir lorsque nous recevions un appel de France. Nos chambres n'étaient pas très grandes mais conçues pour deux. Tout y était en double et à l'identique : les lits, les armoires que nous ne rangions jamais, les bureaux sur lesquels s'amoncelaient

nos papiers et parfois même quelques restes de repas, les lampes de chevet de plastique jaune, les chaises surchargées de vêtements, les thermos – ustensile éternel de la Chine – les bassines d'émail, fleuries de pivoinnes, de chrysanthèmes ou de caractères signifiant « double-bonheur », les tasses à thé et leur couvercle de porcelaine bleue, les oreillers garnis de son et les couettes en bourre de coton recouvertes d'une housse mal fichue qui ne tenait pas en place et entortillait notre sommeil. Je partageais ma chambre avec Julien qui était un grand type, costaud et sympathique, avec qui je me suis bien entendu. Julien était le beau-fils de Claude Cabanes – feu le directeur du journal *L'Humanité* –, et je suis à peu près sûr – car nous n'en parlions jamais – qu'il avait lui aussi éprouvé le besoin de mettre plusieurs milliers de kilomètres entre sa vie et celle de sa famille. Dans la chambre voisine habitait Sylvain qui devint et reste aujourd'hui encore l'un de mes meilleurs amis. Il était un étudiant brillant, impliqué, drôle, cultivé et curieux de tout. Moi, à l'inverse, je séchais les cours et lors des examens je ne comptais que sur ma mémoire, le soutien de mes voisins et quelques pompes rapidement griffonnées. Un nouveau monde s'offrait à moi, dans lequel je préférais flâner, considérant que j'apprenais mieux le chinois dans ses villes, dans ses rues, dans ses parcs, dans l'infinitude de ses paysages. Souvent je faisais un sac, prenais un train et ne revenais que quelques jours plus tard. Je disparaissais sans prévenir, je m'essayais pour la première fois à cette liberté paresseuse et féconde qui restera comme le fondement même de ma personnalité, mon substrat, la réalité profonde autour de laquelle je me suis construit. Pour me donner bonne conscience j'emportais un carnet

de notes, mais aussi le vieux Nikormat que m'avait légué mon père. À l'époque la photographie me fascinait et la Chine était un sujet qui me convenait bien. Mais alors, je n'y connaissais pas grand-chose. J'ignorais même à peu près tout : la force et le travail de l'œil ; l'instant idéal du cliché, ce temps si court dont on dispose pour appuyer sur le déclencheur ; et cette lumière souveraine, sans laquelle rien n'est possible et qu'il faut apprendre à reconnaître dans sa complexité et ses jeux de contrastes. Alors j'apprenais seul. Je tâtonnais. Je voyageais. Je regardais. Je m'inspirais des grands photographes et de leurs images, mais sans jamais savoir trop comment m'y prendre.

C'est en octobre que je rencontrai Sarah pour la première fois. Nous avions ici et pour certains d'entre nous déjà pris nos marques. Nos vies s'organisaient gentiment. Depuis quelques semaines les cours avaient commencé, de nouvelles amitiés prenaient forme, le temps s'était adouci et les journées s'alanguissaient maintenant sous le ciel parfaitement bleu des automnes pékinois. Elle arriva en fin d'après-midi. Un samedi il me semble. Je ne me souviens plus si je suis tombé amoureux d'elle immédiatement. Je ne pense pas. Ce que je sais, c'est que je l'ai trouvée très belle dans le contre-jour du soir. Il faut dire qu'il y avait chez elle beaucoup d'élégance, de gaîté et de bienveillance, propres à ces gens doués d'une sensibilité et d'une intelligence parfaite. Mais il y avait aussi dans son regard quelque chose qui ressemblait à de l'hésitation et peut-être même à une forme d'affliction retenue. Elle avait un charme exquis. Quelque chose en plus comme on dit. Mais à cet âge une histoire d'amour est une promesse qu'on honore rarement et je n'ai pas échappé à cette règle. D'ailleurs, si l'on m'avait compté parmi « les

premiers hommes», j'aurais sans doute fait partie des rédacteurs enragés de cette Bible essentielle qui s'empare de nos âmes pour les faire déborder de désirs, de plaisirs charnels et de pulsions archaïques. Plus rien ne m'intéressait alors que le corps de Sarah. Je n'avais en tête que de le voir nu, de le sentir, de le contenir tout entier. Au lycée, nous n'avions étudié que pour séduire la princesse Europe, Jupiter, ce dieu de passions et d'envies, s'était sournoisement changé en taureau. Pour ma part je disposais d'une moindre ambition et d'outils bien plus modestes... Pour gagner son cœur j'étais limité à de petites danses ridicules d'oiseau tropical et polychrome. J'eus recours également aux tristes raccourcis du mensonge et, à ceux qui pensaient que la tricherie ne paierait pas, je répondis qu'ils s'étaient trompés, car un soir de novembre Sarah m'invita dans sa chambre et se déboutonna devant moi. Il m'arrive de ressentir encore cette première nuit d'amour dans les draps frais de son lit. Je revois cette lumière merveilleuse, unique et tremblante qui tombait à son chevet et habillait la nudité de son cou, de ses épaules et l'arrondi de ses seins, d'un ravissant jaune nirvana. Dès lors, plus rien d'autre ne m'intéressait tant que de passer mes nuits avec elle et si j'acceptais désormais de voyager en Chine, ce n'était plus seulement pour faire quelques photographies mais à la seule condition qu'elle m'accompagne car je ne pouvais plus me passer chaque soir de fourrer ma tête entre ses cuisses, puis mon sexe dans la délicieuse étroitesse du sien.

Sylvain de son côté vivait une histoire secrète avec une Chinoise de six ans son aînée. Elle s'appelait Tian Tian et peu d'entre nous étaient au courant. D'abord parce que Sylvain était un garçon discret mais surtout parce qu'elle

était professeur d'anglais dans notre université et que, si la direction l'avait su, elle aurait sans doute subi des sanctions d'une sévérité extrême. L'après-midi lorsqu'elle le rejoignait dans sa chambre, Sylvain laissait pendre à sa fenêtre un T-shirt Flower Power délavé qui était pour nous le signe qu'il ne fallait pas les déranger.

La semaine dernière j'ai eu Sylvain au téléphone et lorsque je lui ai demandé ce dont il se souvenait des événements de Tiananmen il m'a répondu en riant: «Pas grand-chose, on ne faisait que baiser! Faut dire que nous avions déjà senti que le monde appartenait aux femmes, et qu'on ne le comprendrait bien qu'à la condition de rester simplement allongés auprès d'elles.»

Il n'y a qu'à la mi-avril, lorsque le mouvement étudiant débuta, qu'ils osèrent enfin sortir ensemble. Je les croisais de temps à autre attablés dans un restaurant de nouilles de la rue Ganjiakou, alors que j'allais chez les Ouïgours acheter du skuff pour le revendre ensuite aux Américains qui résidaient dans un bâtiment voisin et plus moderne que le nôtre. Plus tard, dans le courant du mois de mai, on les voyait partir tôt le matin sur un même vélo en direction de la place Tiananmen. Sylvain était assis sur le porte-bagages et brandissait en souriant un grand drapeau rouge. Ils étaient beaux tous les deux. Beaux, jeunes, invincibles et libertaires. Ils incarnaient à eux seuls le grand espoir de ce printemps tout neuf.

J'avais noté dans un carnet ces quelques dates, ainsi qu'une référence que je reportais ensuite sur les boîtes de mes pellicules Ilford 400: 15 avril, mort de Hu Yaobang. Nuit du 18 au 19 avril, plusieurs milliers d'étudiants ont manifesté devant Zhongnanhai. 24 avril, grève générale et illimitée dans la plupart des universités pékinoises.

13 mai, environ deux mille personnes ont entamé une grève de la faim sur la place Tiananmen. 15 mai, Gorbatchev est en visite officielle à Pékin. 17 mai, manifestation très impressionnante. 19 mai, Li Peng décrète la loi martiale. 20 mai, la population empêche l'armée d'entrer dans Pékin. 26 mai, le mouvement reflue. La place Tiananmen se vide peu à peu. 30 mai, érection de la statue de la Démocratie, face au portrait de Mao.

Le 17 mai, les ouvriers s'allièrent aux étudiants et l'on comptait plus d'un million de manifestants dans les rues. La ville n'était plus qu'un cortège de banderoles et de poings levés. Une affluence enthousiaste et chaleureuse qui d'une seule voix chantait *L'Internationale*. C'était une manifestation pacifiste, bouleversante et d'une beauté inouïe. Tandis que je faisais quelques photos, Sarah dans cette foule se trouva très émue. Elle me prit le bras et me demanda de l'accompagner un peu plus loin, dans un parc que nous connaissions au nord-est de Gugong. Là-bas elle s'assit dans l'herbe, posa sa tête entre ses bras et lorsque je lui demandai ce qu'elle avait, elle me répondit simplement qu'elle sentait que nous nous aimions moins. Je ne dis rien mais je savais qu'il s'agissait d'autre chose. De mon côté j'étais encore éperdument amoureux d'elle, mais le désir que nous éprouvions l'un pour l'autre était en train de s'éteindre et malgré ces quelques mois de vie commune, de tendresse, de voyages et de complicité il m'apparaissait que nous ne pouvions rien n'y faire. C'était ainsi. Le chaos était engagé et promettait un désastre à venir.

La nuit du 4 juin, nous l'avons vécue à travers le récit de Julien. Sarah était dans sa chambre, tandis que je lisais dans la mienne. Je ne saurais dire à quelle heure j'ai entendu les premières détonations. Elles venaient

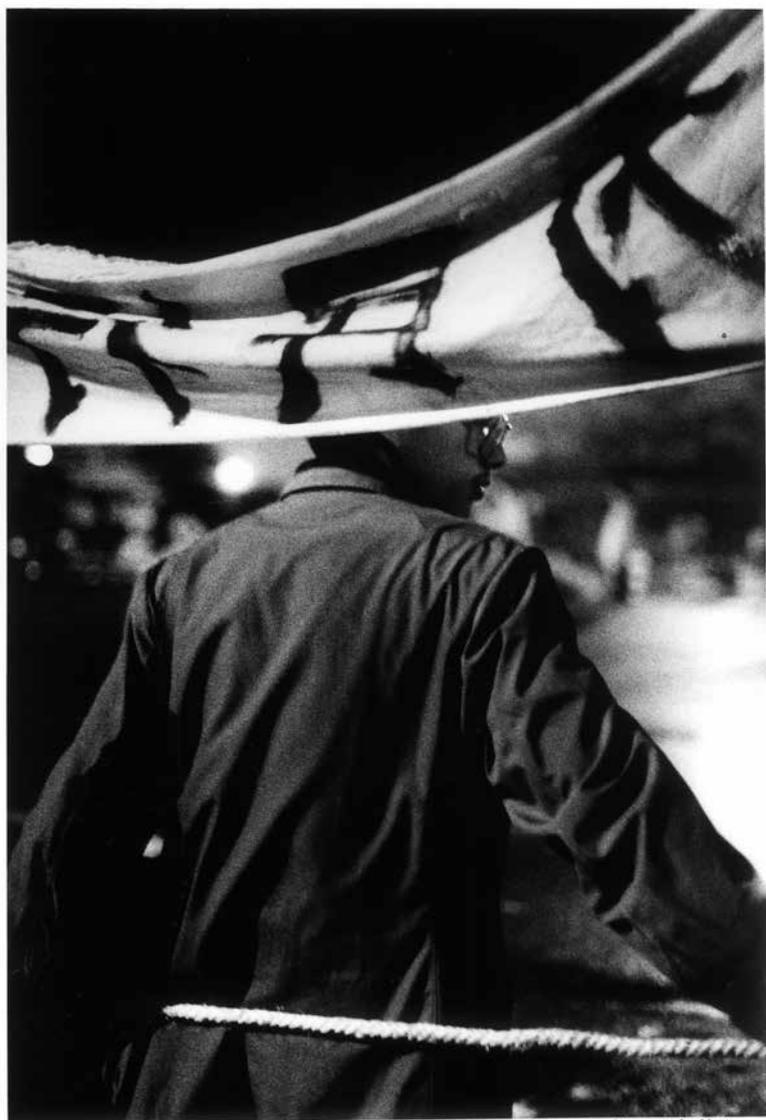
du carrefour de Muxidi à quelques kilomètres de notre université. Il devait être à peu près 23 heures, je ne sais plus. Ce dont je me souviens c'est que Sylvain est venu me chercher et que nous sommes sortis sur l'avenue Fuchengmen. L'éclairage public était par endroits coupé. Quelques ambulances passaient devant nous en hurlant comme des chats. Sur les trottoirs, sur les *fulu* et sur la route, l'ombre d'une foule ténébreuse dansait devant les phares d'autres voitures dont les coffres ouverts laissaient entrevoir des corps entassés et englués dans leur sang.

Julien rentra vers midi. Il avait passé la nuit au quatorzième étage de l'Hôtel de Pékin, sur l'un de ses balcons qui donnaient sur la place Tiananmen. Il avait tout vu et il nous raconta : la foule, les slogans, les cris, les véhicules en flammes et les déplacements de l'armée qui se signalait à l'aide de fusées éclairantes. Vinrent d'abord les chars, dit-il, chargés d'enfoncer les barricades légères, puis les automitrailleuses qui se mirent en position. Les étudiants se trouvèrent pris en tenaille. Deux lignes de fantassins – l'une à genoux, l'autre debout – armés de fusils automatiques se plaçaient devant les blindés. D'après lui ils ouvrirent le feu vers 2 h 30. Il raconta que le processus était toujours le même : l'armée tirait, certains manifestants s'effondraient tandis que d'autres s'enfuyaient. Puis ils cessaient le feu. Ils attendaient que les blessés et les morts soient évacués puis tiraient de nouveau sur les étudiants qui s'étaient regroupés en chantant *L'Internationale*. Vers 11 heures tout était terminé. Seules quelques carcasses fumantes et d'immenses flaques de sang noir témoignaient de la violence des combats.

Le reste de la semaine, nous l'avions passé dans une interminable attente. La ville était sous le coup d'une

loi martiale. Les rues étaient désertes, plus rien ne se passait. Il nous était interdit de sortir de l'université dont les portes principales étaient gardées par l'armée et ceux qui essayaient tout de même étaient immédiatement mis en joue. Les rumeurs couraient bon train et à certains endroits la nourriture commençait à manquer. Bref, c'était une ambiance de guerre.

Le 12 juin l'ambassade de France nous rapatria à Paris et quelque temps plus tard Sarah et moi nous nous séparâmes. Devoir retourner vivre chez nos parents ne nous aida guère. Nous devînmes plus vite encore l'un pour l'autre des amants perdus. Nous avançons à reculons et dans le souvenir d'un drame qui nous déconstruisait peu à peu. Le désir de nos corps s'était lentement consumé. Il n'en restait maintenant plus rien. Seuls existaient entre nous les vestiges du chaos. Rien n'est plus triste qu'une révolution qui échoue. Sinon peut-être une passion qui s'éteint. Il est question de cendres et de larmes, d'espoirs dissous et de défaite. La mémoire même se met à oublier ce que le cœur a senti et ce que les yeux ont vu. C'est ainsi. C'est irrépressible. De ce temps-là, il ne me reste aujourd'hui qu'un seul rêve. Il me revient certaines nuits et souvent sous une forme absurde. Il est empreint du parfum de Sarah, de la douceur de ses mains et de celle de son sexe. Je revois la lumière chaude de sa chambre. Ma main caresse ses cheveux, sa nuque, son ventre et descend jusqu'à ses jambes qu'elle garde pourtant bien serrées. Et puis tout à la fin, juste avant qu'elle se décide à les ouvrir doucement, j'entends le claquement sec des armes automatiques et les cris de la foule qui résonnent sous un ciel de sang, de larmes et de morves froides.



*Vincent Hain*



2.

Bei Dao

ORAISON FUNÈBRE

Traduit par Chantal Chen-Andro



*Vincent Heir*

Ce ne sont pas des vivants, ce sont des morts  
Qui avancent par groupes  
Sous un ciel rouge sombre de fin du monde  
Le malheur appelle le malheur  
La haine est au bout de la haine  
L'eau des sources tarit, l'incendie se propage  
Le chemin du retour paraît plus loin encore

Ce n'est pas Dieu, c'est un enfant  
Qui prie dans le bruit  
Des armures qui s'entrechoquent  
La mère a conçu la lumière  
Les ténèbres ont enfanté la mère  
Les pierres roulent, la montre tourne en sens inverse  
L'éclipse du soleil a commencé

Ce ne sont pas des corps ce sont des âmes  
Qui chaque année célèbrent cet anniversaire  
Vous aviez le même âge  
L'amour a scellé pour les défunts  
Un pacte éternel  
Vous vous étreignez longuement  
Sur l'interminable liste des morts

